

THÉOLOGIE

ÉTUDES PUBLIÉES SOUS LA DIRECTION DE LA
FACULTÉ DE THÉOLOGIE S. J. DE LYON-FOURVIÈRE

49

THÉOLOGIE
DE
LA VIE
MONASTIQUE

Études sur la Tradition patristique

MCMLXI

AUBIER

XVIII

LA THÉOLOGIE DU MONACHISME CHEZ SAINT JEAN CLIMAQUE*

par le R. P. IRÉNÉE HAUSHERR, s.j.,
Professeur à l'Institut pontifical oriental, à Rome

Quelqu'un qui serait bien étonné de voir découvrir chez lui de la théologie, c'est saint Jean Climaque. Surtout une théologie du monachisme! De son temps, et depuis des siècles, on appelait l'Incarnation elle-même *Oeconomie* pour la distinguer de la Théologie ou science de la Sainte Trinité. Le *Deo uno et trino* constituait alors à lui seul toute la Théologie enseignable. Et il appartenait aux évêques de l'enseigner; les moines, eux, devaient en vivre, pas en pensée, mais en œuvre et en vérité.

S'il y a parmi eux des théologiens, dans le sens de docteurs, c'est une exception; et rien ne prouve que Jean Climaque en fût une. Son surnom de *scholasticos* ne signifie rien de tel : on appelle ainsi, alors, les plaideurs ou hommes de loi, c'est-à-dire tout le contraire des théologiens, ou en général quelqu'un d'instruit mais non pas en théologie. Si sur la tombe de saint Jean Damascène, au monastère de Saint-Sabas, on pouvait lire il y a quelques années « Père de la théologie scholastique » (ce qui aura offusqué plus d'un Oriental moderne), sur la tombe du sinaïte on pourrait écrire la sentence laconique du degré 7 : « Aux endeuillés (c'est-à-dire aux moines) ne convient pas la théologie¹. » Pourquoi? « De sa nature même elle dissipe le deuil monacal. Le théologien trône sur sa chaire magistrale, le moine

* Vers 578-vers 649.

1. Grad. XXVII; Tr. 65 = 805 C. Le texte de Migne ne comportant aucune distinction en paragraphes, nous renvoyons d'abord, pour plus de précision, à l'édition du P. Trevisan (Tr.), 2 vol., Turin, 1941, dans la Collection *Corona Patrum Salesiana*, series graeca, vol. VIII-IX; ensuite seulement nous donnons la référence correspondante (=) au t. LXXXVIII (col. 631 s.) de la *Patrologie grecque* de Migne.

est assis sur un fumier et revêtu d'un sac (de pénitence)². » Et encore : « L'abîme des dogmes est profond. L'intelligence de l'hésychaste (nous dirions l'âme du solitaire) court grand danger à s'y jeter.. Il y a du risque à nager tout habillé; et, couvert de passions, à s'aventurer dans la théologie³. »

Cette admonition de Climaque prouve à la fois deux choses : 1) que la théologie dogmatique ne convient pas au solitaire; 2) que la vraie théologie suppose les passions mortifiées. Sur ces deux points, notre auteur *sentit cum monachismo*. S'il y a pour lui une théologie monacale, elle ne consiste pas à raisonner ou à spéculer sur les fondements dogmatiques du monachisme; elle constitue de cette institution le but suprême en cette vie; elle se confond avec la perfection de cet état, dans le vocabulaire des contemplatifs.

Cette constatation ou le rappel de cette vérité première ne signifie pas que les moines orientaux anciens, et Climaque avec eux, n'aient pas une idée nette de « la vie monastique..., de ses relations avec la personne du Christ..., de sa situation sacramentelle, de son pneumatisme, de sa signification eschatologique... », et de plusieurs autres choses ou points de vue dont parlent ceux qui aujourd'hui écrivent des livres ou des dissertations sur la « théologie du laïc », « la théologie de la femme », etc.⁴...

Seulement toute cette « théologie », pour autant qu'elle mérite ce trop beau nom, et représente le but à poursuivre, ils croyaient à tort ou à raison, la connaître suffisamment pour n'avoir à insister que sur les moyens de l'atteindre. Ils l'avaient apprise dans leurs catéchismes⁵, et ils en entretenaient la pensée vivante par la lecture des Livres inspirés, c'est-à-dire de l'Écriture et des Pères.

La grande masse des considérations qui remplissent ces « théologies », ç'aurait été pour eux (et c'est peut-être encore) de l'anthropologie, de la psychologie, voire de la psychologie des passions, sinon de la démonologie. Et sur ce sujet ils ne tarissaient point, Climaque moins que personne. Comme l'abbé Pœmen restait muet devant qui venait lui parler de « choses spirituelles et célestes⁶ », et devenait loquace quand on l'interrogeait sur les

2. *Ibid.*

3. Grad. XXVII; Tr. 179 = 1097 C.

4. A quand la théologie des garçons de café ?

5. Ces catéchismes ou cette « théologie populaire » à l'usage des moines ou des non-spécialistes demanderait une étude attentive. Cf. H. G. BECK, *Kirche und theologische Literatur im byzantinischen Reich*, Munich, 1959, p. 2.

6. I. HAUSHERR, *Penthos. La doctrine de la componction dans l'Orient chrétien*, dans *O.C.A.*, 132, Rome, 1944, p. 126.

maladies de l'âme et leur thérapeutique, notre sinaïte n'en finit jamais d'aligner de nouvelles observations à celles qu'il a héritées de ses Pères sur « la guerre invisible » contre les *logismes* diaboliques. Non seulement il en connaît la liste, comme Cassien et tout le monde; il sait comment ils se rattachent les uns aux autres, il analyse le processus de chacun depuis la première suggestion innocente jusqu'à la passion formelle et à la possession. Il pose même des questions subtiles ignorées des Pères qui étaient pourtant de grands psychologues.

Tout cela ne nous intéresse plus guère. Nous avons bien changé. Qui écrira sur Barsanuphe dans ce recueil, citera peut-être sa lamentation relative à ce phénomène : « Malheur et catastrophe à notre race! Qu'avons-nous abandonné, et de quoi sommes-nous curieux? »

La théologie de la vie monastique selon Climaque, il nous la faut deviner. Ce n'est pas difficile, à condition de n'y chercher aucune originalité, sauf celle d'une absolue fidélité à la tradition et surtout celle d'un refus total de l'art pour l'art, ou de la science au sens du XIX^e siècle. Il faut en prendre notre parti, au moins historiquement : le monachisme ancien ne s'est jamais proposé pour but, ni même comme moyen de sanctification normal, l'étude théorique comme telle. Les ascètes ne comptaient pas sur elle pour arriver à la contemplation : les plus fameux et les plus authentiques des contemplatifs réels (nous ne saurions démontrer que de ce nombre furent les grands maîtres de la mystique spéculative tels que Grégoire de Nysse ou le Pseudo-Denys) se distinguent par leur sévérité à l'égard des livres, et Climaque se range parmi eux : « Toi, prends pour modèle, pour type à copier, pour exemple à reproduire, pour idéal dans la voie de la pénitence les susdits saints condamnés⁸, et tu n'auras aucun besoin de livre en ta vie entière, jusqu'à ce que sur toi resplesdisse le Christ (*Eph.*, 5, 6), le Fils de Dieu et Dieu, au jour que ressusciteront ceux qui auront pris au sérieux la pénitence⁹. »

I. — LA THÉOLOGIE, BUT DU MOINE

Pour deviner ce que notre auteur ne dit pas directement, constatons d'abord deux choses : le livre de l'*Échelle* commence par

7. *Ibid.*, p. 128.

8. Il s'agit des plus effroyables pénitents détenus dans l'affreuse prison décrite au début du Degré V (Tr. 47-51 = 764-772).

9. Grad. V, fin; Tr. 57 = 780 D.

Dieu; le livre du *Pasteur* qui lui fait suite se termine par une doxologie au Dieu-Charité. Entre ces deux extrêmes un éditeur-traducteur nous dit : *Dio nella Scala è recordato quasi ad ogni pagina*¹⁰. Remarque banale! Oui, comme est banale la situation du viateur en ce monde, ou comme est banale la « théologie de l'homme » en général.

Il vaut d'ailleurs la peine d'y regarder de plus près. L'*Échelle* commence deux fois : Au prologue, et au début du degré 1 : « Notre bon et plus que bon et tout bon Dieu et Roi (car il convient de commencer par Dieu un discours qui s'adresse aux serviteurs de Dieu)... » « Dieu est la vie de tous les êtres libres... » Les deux fois aussi c'est une vie universelle, une véritable synthèse : « De tous ceux qui ont été créés avec la dignité du libre arbitre, les uns sont ses amis, les autres ses loyaux serviteurs, d'autres inutiles, d'autres devenus totalement étrangers à Lui, d'autres enfin malgré leur faiblesse, Ses ennemis. »

Est-ce trop présumer que de voir dans cette énumération, qui se veut entière, la marque d'un intérêt porté à toute créature à cause de Dieu leur Créateur? Il ne faut au chrétien que le premier article de son *Credo* pour élargir son cœur à la mesure de la Charité, et briser tous les horizons où voudrait l'enfermer la philautie.

Début du logos 1 : « De tous les êtres libres Dieu est la vie; de tous il est le salut : des fidèles et des infidèles, des justes et des injustes, des pieux et des impies, des impassibles et des passionnés, des moines et des mondains, des savants et des ignorants, des bien portants et des malades, des jeunes et des avancés en âge : tout comme pour la diffusion de la lumière, pour la vue du soleil, pour la respiration, il n'est aucune différence; car « point de partialité en Dieu¹¹ ».

Le moine qui a écrit cela en tête de son monumental ouvrage ne semble pas avoir la monomanie du monachisme. Quoi qu'il lui arrive de dire après, il faudra sans doute l'interpréter en fonction de cette perspective universelle qu'il nous a ouverte d'entrée de jeu.

Nous nous en convainçons davantage encore si nous examinons le sommet de l'*Échelle*. Les manuscrits illustrés de Jean Climaque commencent de bonne heure à peindre là-haut l'image du Christ tendant les bras pour accueillir les grimpeurs¹². Cette représentation ne semble cependant pas s'être imposée aux ar-

10. Trevisan, I, p. 411.

11. Cf. *Rom.*, 2, 11; *Eph.*, 6, 9.

12. Cf. R. MARTIN, *The illustration of the heavenly ladder of John Climacus*, Princeton, 1954.

tistes de la première heure : dans les codex les plus anciens qui la possèdent, elle a été surajoutée à un dessin qui ne l'avait pas primitivement. Ce n'est donc pas là ce qui frappe le lecteur à première vue. Et puis encore faut-il interpréter cette figuration : le Christ semble tout simplement attendre ceux qui montent sans faire autre chose que de se montrer disposé à les recevoir, s'ils parviennent au haut; comme en bas le dragon infernal guette ceux qui tombent, de quelque degré que ce soit. Les peintres ont d'ailleurs plus volontiers encore figuré les vices et les vertus correspondant à chaque échelon. Toujours la même note : le but supposé clairement entrevu, ce qu'il importe d'assurer, c'est l'emploi des moyens. La théologie de Jean Climaque s'attarde surtout dans l'anthropologie et dans la morale.

Mais laissons les miniaturistes qui ne sont pas nécessairement très désireux de représenter l'essentiel, ni très indépendants les uns des autres. Examinons le texte du dernier chapitre : « Sur la synthèse des vertus dans la vertueuse triade¹³. » « Après tout ce que nous avons dit, il reste ces trois choses qui font le solide lien de tout : Foi, Espérance, Charité. La plus grande de toutes, la Charité. Elle est appelée Dieu. »

On peut se demander si Climaque suit ici la tradition. Au rapport d'Évagre, voici ce que disaient toujours les Pères : « La Foi est affermie par la crainte de Dieu; celle-ci par la continence; celle-ci devient inébranlable grâce à la patience et à l'espérance; de là naît l'impassibilité, et le rejeton de celle-ci c'est la charité. Or la charité est la porte de la contemplation naturelle, et ce qui la suit c'est la théologie et la suprême béatitude¹⁴. » Il y a des variations sur ce thème; mais tous, Grecs et Syriens, suivent sans le savoir l'ordre établi par saint Ignace d'Antioche : « Le commencement, la Foi; la fin, la Charité¹⁵. » Il est vrai que sur la foi, notre saine à çà et là de belles pensées, mais il ne lui consacre aucun chapitre spécial en tête de tout le traité, contrairement à ce qu'avaient fait par exemple Aphraate ou Philoxène de Mabboug. Si elle est mentionnée au début du logos 30, c'est à cause de la triade paulinienne, les *tria haec* de 1 Cor., 13, 13. Après les quelques lignes que nous avons citées, il n'est plus question que de charité, comme il fallait s'y attendre au sommet de l'ascension. Ici l'accord entre Climaque et les Pères, les Pères anciens et orientaux, ne saurait être plus parfait. Ils savent

13. Grad. XXX. Cf. CLÉMENT D'ALEXANDRIE, *Stromate IV*, c. VII, 5, dans C.G.S., éd. Stählin, t. II, p. 273.

14. EVAGRE, *Lettre à Anatolios*, P.G., XL, 1221.

15. IGNACE D'ANTIOCHE, *Aux Ephésiens*, XIV, 1; éd. Lelong, Paris, 1910, p. 20 = P.G., V, 748 A.

bien que la vue du but règle tout l'ordonnance des moyens à mettre en œuvre, mais ils redoutent que certaine façon d'envisager le but ne fasse tourner les têtes et prendre pour réalité ce qui n'est que mirage illusoire. On n'a pas la charité parce que *sur* la charité on a des pensées sublimes, ou à *propos* de la charité de nobles enthousiasmes et de généreuses émotions. « Parler de la Charité, c'est parler de Dieu, or parler de Dieu, ne va pas sans risque ni danger... »

Et nous voici arrivés à ce que Climaque, avec ses Pères et ses disciples, appelle théologie. Il faut bien y venir, puisqu'elle se confond avec la perfection. Quelque répugnance que l'on ait pour la spéculation ratiocinante, la pratique même et l'ascèse où se sont réfugiées l'humilité et la crainte, font atteindre la cime de l'oraison qui est la vraie théologie. Du moins n'en parlera-t-on qu'au terme de la montée, parce que c'est là seulement qu'on le peut faire autrement qu'avec des mots creux. La vraie théologie, on peut l'appeler de divers noms et la qualifier d'épithètes diverses : mystique, expérimentale, monastique..., elle est tout cela et bien d'autres choses encore; tout, sauf dialectique, scolastique, syllogistique. Ces qualifications s'appliquent à la fameuse *gnosis psilè*, à laquelle tout ascète qui se respecte, et Climaque en est un, ne manque pas l'occasion de dire son peu d'estime, tout en reconnaissant que lui-même n'en a point d'autre, et que par conséquent il devrait se taire¹⁶. Terrible embarras!

Quoi qu'il en soit, Climaque résume dans son dernier chapitre toute la sagesse des Pères, à sa façon haletante et saccadée faite de notations successives, comme d'élans perpétuellement arrêtés et inlassablement recommencés. Ici plus que jamais, songez qu'il faut parler de la charité, puisque c'est le couronnement qui donne son prix à tout le reste, et on ne se croit pas le droit d'en parler, parce qu'on redoute d'avoir l'air et plus encore la chanson d'une illusion présomptueuse : car le lieu propre de l'orgueil, c'est le sommet de l'ascension spirituelle ou du moins ses plus proches confins; les images qui accompagnent le texte montrent plus d'une fois quelque moine en train de faire la culbute à l'échelon le plus élevé. La vraie théologie est muette, sauf de louange et d'adoration.

« Qui n'a pas connu Dieu (de cette façon) ne peut parler de Lui que par conjecture (ainsi s'exprimera saint Maxime le Confesseur); c'est la pureté qui a rendu le disciple théologien¹⁷, et

16. Lettre de Jean Climaque à Jean de Raïthou, Trevisan, t. I, p. 37, et Grad. XXVII; Tr. 181 (p. 243) = 1105 B.

17. Aucun traducteur ne semble avoir vu qu'il s'agit là de saint Jean.

lui a fait prendre possession, par lui-même (c'est-à-dire, sans autre professeur) des dogmes concernant la Trinité¹⁸. »

Il n'y a donc pour le moine qu'une voie pour devenir théologien, c'est celle de saint Jean le Théologien : la pureté. En fait de « philosophie » les ascètes chrétiens ne présentent que celle qu'ils appellent *empraktos*, ou *di'ergon*, l'étude au sens du latin *studium* : c'est l'ascèse qui est leur étude et qui mesure leur tendance à la théologie. On entrevoit d'ici certain Syméon de Saint-Mamas, qui ne dira pas autre chose; il étendra seulement cette loi à tout homme y compris les théologiens officiels et les hiérarques; et il portera, lui seul, le même titre que saint Jean et Grégoire de Nazianze. Climaque n'est pas le premier responsable de cette doctrine : il l'a empruntée à une tradition qui remonte par Évagre à Origène¹⁹. Il a pourtant enchéri un peu sur Évagre : l'*apathia* n'est plus seulement une condition préalable de la charité et de la contemplation : « Charité, *apathia*, filiation adoptive ne diffèrent que dans les mots, comme lumière, feu, flamme, concourent en une seule activité²⁰. »

C'est pourquoi le degré qui précède immédiatement le chapitre sur la charité s'intitule : « Du ciel sur terre, la divine impassibilité, perfection, résurrection de l'âme avant la résurrection générale. » Et immédiatement avant : « De la sainte et bienheureuse oraison, mère des vertus. » On ne peut pas dire tout en même temps : c'est pourquoi ces trois chapitres se suivent...

Rien ne vaudrait ici la lecture intégrale du dernier; mais il en coûterait trop de le traduire, et la place allouée ne le permet pas. En tout cas nous entrevoyons maintenant de quelle nature est chez Climaque ce que le langage actuel nommerait sa théologie de la vie monastique : elle est faite de deux choses : la certitude d'être appelé à l'oraison — théologie — contemplation, et la conviction de n'y pouvoir arriver que par l'*apathia*. Tout le livre se ramène à cela; sa structure même (et c'est le cas où jamais de parler de structure à propos de l'*Échelle*), et son style, qui claque souvent comme des coups de fouet. Nous parlerons des moyens plus loin.

Quant au but, il n'a pas changé depuis que saint Irénée l'exprime en sa formule classique : approcher de Dieu par la charité. En quoi consiste l'union à Dieu selon Jean Climaque? Elle

18. Grad. XXX; Tr. 199 = 1157 C.

19. Cf. ORIGÈNE, *Commentarium in Joannem*, XIX, 4 et XXII, 20; éd. E. Preuschen, dans *G.C.S., Leipzig*, 1903, pp. 302 et 460 = *P.G.*, XIV, 529 D et 797 B. Voir aussi EVAGRE, *Ad monachos*, 118-120, éd. H. Gressmann, *T.U.*, XXXIX (1913), Heft 4, p. 163.

20. Grad. XXX; Tr. 198 = 1156 B.

a un double aspect, ontologique et psychologique, autrement dit : la charité et la conscience de la charité. Les vertus n'ont d'autre rôle que de développer la ressemblance avec Dieu, reçue ou restaurée au baptême. « Tous ceux qui ont reçu le Seigneur par le bain de la régénération, Il leur a donné le pouvoir de devenir enfants de Dieu, en leur disant : Prenez le temps et reconnaissez que je suis Dieu (Ps. 45, 11), et l'impassibilité²¹. » Le « deuil » et les larmes, la grande caractéristique monacale, peuvent se comparer au baptême; ils valent même mieux que lui « parce que le baptême purifie les péchés passés, les larmes même les péchés futurs²² », évidemment en empêchant d'en commettre à l'avenir. Des autres pratiques de l'ascèse il convient de dire au moins ceci : elles n'ont pas une portée purement morale, au sens actuel de ce mot exsangue; elles acquièrent une réalité substantielle, en tant que degrés de la croissance spirituelle et ébauches de la charité. Toute l'œuvre du sinaïte, à ce point de vue, ne fait que développer une idée exprimée brièvement par Diadoque²³ : « Par le baptême de la régénération la sainte grâce nous confère deux biens dont l'un surpasse infiniment l'autre; l'un c'est l'image, l'autre la ressemblance. On va (on monte, dirait l'*Echelle*) de l'une à l'autre en allant de vertu en vertu. » Diadoque exprime cela en artiste et en styliste consommé : « La grâce de Dieu... se met à peindre, pour ainsi dire, la ressemblance par-dessus l'image. De même, en effet, que les peintres tracent tout d'abord avec une seule couleur l'esquisse du portrait, et que faisant fleurir peu à peu une couleur sur l'autre ils conservent jusqu'aux cheveux même l'aspect du modèle, de même aussi la grâce de Dieu commence, dans le baptême, par refaire l'image ce qu'elle était quand l'homme vint à l'existence. Puis, quand elle nous voit aspirer de tout notre vouloir à la beauté de la ressemblance, et nous tenir nus et sans préoccupation dans son atelier, alors faisant fleurir vertu sur vertu, et élevant la beauté de l'âme de splendeur en splendeur, elle lui acquiert la marque de la ressemblance... »

La prose de Climaque n'atteint pas à cette qualité; elle en a d'ailleurs une autre qui la rend plus accessible. Mais pour nous persuader que ses idées rejoignent celles de Diadoque, en les

21. Grad. XXIX, fin; Tr. 196 = 1152 B.

22. Grad. VII; Tr. 63 = 804 B. Les messaliens avaient été frappés de l'inefficacité du baptême par rapport aux péchés à venir. Sans tomber dans leur hérésie, bien des ascètes orientaux expriment une certaine préférence pour le « baptême des larmes ».

23. DIADOQUE DE PHOTICÉ, *Cent chapitres sur la perfection spirituelle*, trad. E. des Places dans la Coll. S.C., t. V, Paris, 1943, pp. 151 s. = P.G., LXV, 1203.

détaillant, il n'est que de lire les titres et les sentences finales de chaque degré. La longueur même ou la brièveté des chapitres, tels traits plus appuyés ou plus déliés, concourent à la perfection du dessin.

Et tout cela, croissance depuis la naissance au baptême jusqu'à l'âge parfait de la plénitude du Christ²⁴, ou imitation réelle depuis la simple esquisse jusqu'au portrait achevé, chez Climaque comme chez Diadoque comporte *une expérience, une transformation psychique* plus ou moins consciente. Quoi qu'il en soit de la relation d'égalité, de proportionalité, de signification entre ces deux choses, la réalité intérieure et son appréhension par le sujet (et dans la réponse il y a place pour le messalianisme le plus hérétique comme pour la mystique la plus orthodoxe), sur le fait d'un « sentiment » spirituel tout le monde ascétique oriental est d'accord, même ceux qui n'en parlent pas. Là, en ce lieu ou en cette doctrine psychologique, se rencontrent la théologie et l'anthropologie, le divin et l'humain, la grâce et la nature. Leur union est si étroite qu'il devient malaisé de distinguer ce qui vient de l'une et de l'autre, ou même du diable. D'où l'unanimité des Orientaux à inculquer la nécessité de la discrétion. Ils n'ont pas éteint l'esprit. Les Occidentaux non plus, à l'exception des rationalistes. A ce propos Jean Climaque rend hommage au « grand Cassien », pour la philosophie de son traité de la discrétion²⁵. Si l'esprit ne se manifeste pas par des signes, à quoi bon le « discernement des esprits » ? La contemplation ne fait pas irruption dans l'âme à la manière d'une digue qui se rompt : si soudaines que soient ses manifestations supérieures, ainsi que l'affirment tous les mystiques depuis Platon, il y a des phénomènes avant-coureurs; tout comme l'*apathia* totale se prépare par des *aprospathia* partielles, et l'oraison pure et perpétuelle par des moments de componction : « il y a alors dans l'âme une jouissance sans mélange, parce que c'est Dieu qui console mystérieusement ceux qui ont le cœur brisé²⁶ ».

La contemplation-apathie-béatitude-oraison pure se prépare par la mortification de la sensualité et l'affinement de la sensibilité spirituelle²⁷.

C'est là en même temps un effet naturel et un don gratuit de Dieu. Saint Antoine avait déjà énoncé la loi suivant laquelle la

24. Cf. Grad. XXX, fin; Tr. 202 = 1161 A.

25. Jean CASSIEN, *Conlatio II*; dans *C.S.E.L.*, éd. M. Petschenig, t. XIII, pp. 37-65 = *P.L.*, XLIX, 523-558.

26. Grad. VII; Tr. 68 (fin) = 812 A.

27. Cf. Grad. XXVI; Tr. 151 = 1020. Cf. GRÉGOIRE DE NYSSE, *In canticum canticorum*, or. I; éd. H. Langerbeck, dans *Gregorii Nyssemi opera*, t. VI, Leyde, 1960, p. 34 = *P.G.*, XLIV, 780 C-D.

perspicacité de l'intelligence dépend de la pureté de l'âme; et tant d'autres l'avaient répétée après lui que c'était devenu un lieu commun de la gnoséologie ascétique. Climaque ne l'ignore pas. « L'intellect, quand il est résolument intellectuel, possède aussi un sens intellectuel; (soit dit) pour que nous ne cessions pas de le chercher en nous et hors de nous. Quand il paraît, les sens extérieurs cessent infailliblement de produire à leur manière leurs effets propres. » C'est ce que savait le sage qui a dit : « Tu trouveras un sens divin ²⁸. » Mais c'est aussi un don de Dieu, ou l'effet d'une providence spéciale de sa part : « Autre chose est la providence, autre chose le secours, autre chose la garde, autre chose la miséricorde de Dieu, et autre chose la consolation. L'une se rencontre en tout l'univers, l'autre dans le croyant seulement, l'autre dans les croyants qui sont croyants en toute vérité, la quatrième dans ceux qui servent Dieu, la dernière dans ceux qui l'aiment ²⁹. » Nature et grâce concourent donc au développement du sentiment spirituel, en même temps qu'elles font croître l'être spirituel dans la ressemblance avec Dieu par la charité.

Il y a là les éléments d'une anthropologie chrétienne où apparaît la coopération perpétuelle de Dieu et de tout l'homme en vue de béatifier celui-ci en le divinisant.

II. — LES VOIES ET LEUR EFFICACITÉ RELATIVE

C'est à ces conditions que le moine sera théologien, selon Climaque et selon ses maîtres. La « théologie du monachisme » pose cependant une question ultérieure : en face de cette perspective de sainteté, d'impassibilité, d'oraison pure et perpétuelle, de béatitude en Dieu, quel est le sens du monachisme par comparaison avec la vie chrétienne en général? L'expérience semble avoir appris au saine que tout n'est pas possible à tous. Théoriquement il doit admettre que tout chrétien a le droit de s'essayer à la vie monacale, parce que telle est la conviction traditionnelle.

28. Aucun éditeur ni traducteur n'a identifié cette citation, sauf le russe qui (p. 180) renvoie aux *Proverbes de Salomon* 2, 5 avec une longue note dans l'appendice p. 19, mais qui ne touche pas au problème; les Septante portent en cet endroit : « Tu trouveras la connaissance de Dieu. » GRÉGOIRE DE NYSSE (*loc. cit.* note précédente) donne la même leçon que Climaque en renvoyant seulement aux *Proverbes*.

La même leçon se trouve encore dans un fragment attribué à saint Athanase, et publié par F. DIEKAMP (*O.C.A.*, 117, p. 8⁶). L'éditeur dit en note : Cf. *Prov.*, 24, 14; *Sap.*, 11, 14.

29. Grad. XXVI; Tr. 151 = 1020.

Personne n'est exclu à priori; tout individu non marié peut se faire moine; plus quelqu'un est pécheur, plus il a besoin de faire pénitence; ce ne sont pas les bien-portants qui vont chez le médecin.

De la condition chrétienne dans le monde, Climaque ne s'occupera pas³⁰. Pourtant le peu qu'il en dit pour déclarer qu'il n'en parlera pas, suffit à nous dévoiler ce qu'il en pense. « Chacun de ceux que nous venons d'énumérer a sa manière d'être, comme il convient à son état. Nous, ignorants que nous sommes, nous n'avons pas pour l'instant à en discourir. » L'argument *ex silentio* ne vaut donc pas, quand on cherche les idées de Climaque. Au contraire, ce qu'il dit de positif sur le sujet qu'il exclut, c'est-à-dire le livre qu'il n'a pas écrit parce que personne ne le lui a demandé, doit avoir autant de poids que celui qu'il a écrit par obéissance. Or, à la question posée par des séculiers : « Comment pouvons-nous, nous, gens mariés, assiégés de soucis humains, pratiquer la vie monacale ? » Voici la réponse : « Faites tout le bien que vous pouvez; n'injuriez personne; ne volez personne; ne mentez à personne; ne vous élevez contre personne; ne haïssez personne; ne vous absteniez pas des offices religieux; soyez compatissants pour qui en a besoin; ne scandalisez personne; n'approchez pas de la part d'autrui; contentez-vous des satisfactions que vous donnent vos femmes à vous. Si vous faites ainsi, vous ne serez pas loin du royaume des cieux³¹. »

Tout le monde peut se faire moine et nul n'y est obligé. Les simples chrétiens ne sont pas exclus du salut ni de la perfection. « Le chrétien c'est une imitation du Christ, dans la mesure possible aux hommes, en paroles, en œuvres et en pensées, avec une foi droite et sans reproche en la sainte Trinité. » Remarquons tout de suite que cette définition ne s'établit pas par opposition aux moines : ceux-ci aussi sont des chrétiens; ils ont seulement découvert des possibilités de ressemblance au Christ par-delà les conditions communes. « Ami de Dieu est qui, en possession de tout ce qui est naturel et sans péché, ne néglige pas la pratique du bien selon ses moyens. » Cela vaut encore pour tout le monde : le moine ne devra donc pas renoncer à son état pour trouver ailleurs des occasions plus nombreuses de bien faire. « Continent est celui qui parmi les tentations, les risques et les tracasseries tâche de toutes ses forces d'imiter les mœurs de qui en est affranchi. » Allusion voilée à l'apathie. Celle-ci est-elle possible sans le renoncement monacal ? Rien de plus net que la déclaration suivante :

30. Prol.; Tr. 1 = 632.

31. Grad. I; Tr. 5 = 640 C.

« Encore que tous ne puissent pas devenir impassibles, tous peuvent cependant se sauver et être en paix avec Dieu³². » Salut au rabais ? Peut-être, mais pas nécessairement réservé aux laïques. L'impassibilité dépend surtout de l'humilité³³, et celle-ci suffit sans doute pour monter là d'où l'orgueil a précipité Lucifer³⁴.

Climaqué exprime cette pensée sous forme de question, comme il a coutume de faire quand il redoute de paraître trop hardi. Mais n'est-ce pas dans ces précautions que se montre au mieux le fond d'un esprit ? En tout cas, le chapitre 23, sur l'humilité, ne parle pas une seule fois explicitement de moines, encore que les vertus qui la produisent ou la nourrissent incombent aux moines spécialement. « Si tu vois quelqu'un ou entends parler de quelqu'un qui en peu d'années est parvenu à une sublime impassibilité, crois fermement que pour l'atteindre, il n'a pas suivi une autre voie que ce bienheureux raccourci de l'humilité³⁵. »

Cette indubitable vérité ne doit cependant pas faire illusion. Elle ne détruit pas l'utilité du renoncement au monde. Rien ne démontre mieux la carence de l'humilité que la promptitude à se déclarer exempt d'orgueil³⁶ : « A qui en est là, il faut à tout prix l'obéissance, une occupation grossière et vile, la lecture des performances surhumaines des Pères. Et peut-être même comme cela ces malades ont-ils peu d'espoir de guérison » (l. c.). A ce propos il faut bien reconnaître qu'on a prêté à Jean de l'Échelle des idées exactement opposées aux siennes, parce qu'on comprenait mal les passages mêmes où il les affirmait. Tel paragraphe du logos 26 a fourni à un traducteur, souvent plus heureux, l'occasion d'accrocher la note suivante : « Dans cet alinéa sont peints sur le vif les saints laïques modernes, comme Contardo Ferrini, Vincenzo Moscati, Guido Negri, Frassati, Tovini et Toniolo, etc.³⁷. » Comme nous sommes prompts à projeter dans le passé les opinions qui nous sont chères ! Athanase de Crète a fort bien compris. Voici sa paraphrase traduite du grec vulgaire : « Ne te trouble pas de ce que je vais te dire : il se rencontre vraiment certaines âmes, peu nombreuses, qui sont si bien intentionnées, si indemnes de mal, et dégagées de toute espèce de duplicité, de malveillance et de méchanceté, qu'elles n'ont pas besoin d'être éprouvées dans les combats et les épreuves de communauté pour guérir leurs mauvaises passions, parce qu'elles sont trop bien

32. Grad. XXVI; Tr. 158 = 1029 D.

33. Grad. XXV; Tr. 140 (p. 101) = 992 C-D.

34. Grad. XXIII; Tr. 127 (p. 63) = 968 A.

35. Grad. XXV; Tr. 144 (p. 111) = 998 A.

36. Grad. XXIII; Tr. 128 = 968 B-D.

37. Trevisan, t. II, pp. 208-209, note 4; cf. II, p. 162, note 2.

(re)dressées pour rester dans les monastères; qu'elles aillent tout de suite dans l'hésychia, dès le début, avec quelque Père vieillard qui soit un bon guide, pour qu'elles puissent, de ce port de l'hésychia, monter au ciel, sans faire l'expérience des inutiles tracasseries et scandales d'une communauté³⁸. » Bien loin donc qu'elles ne veuillent rien savoir de la vie religieuse³⁹, elles auront le rare privilège d'entrer directement dans la forme de vie religieuse la plus élevée.

En effet, « trois états principaux constituent toute la république (ou toute la *conversatio*) monacale : l'athlétique anachorète et solitude, l'hésychasme avec un compagnon ou tout au plus deux; et l'endurance dans un coenobion ». Il importe de choisir, en connaissance de cause, avec le conseil de pères spirituels. « La vie communautaire ne convient pas à tous, à cause de la gourmandise; ni à tous les hésychastères, à cause du penchant à la colère. » Entendez, parce que ces vices ne s'y corrigent pas aisément. Il ne faut donc pas entrer dans un genre de vie pour la seule raison de sa supériorité sur les autres. Pour l'homme concret, celui-là vaut mieux qui le débarrassera le plus efficacement de ses passions, et l'amènera le plus vite à la bienheureuse impassibilité. La solitude absolue ne donne aucune garantie; sur elle tombe la malédiction de l'*Ecclésiaste* (4, 10) : « Malheur à qui est seul, parce que s'il tombe dans l'acédie ou dans la somnolence, ou dans la nonchalance, ou dans le découragement, il n'a pas un homme pour le relever. » Au contraire : « Là où deux ou trois sont réunis en mon nom, là, je suis au milieu d'eux », dit le Seigneur (*Mt.*, 18, 20).

Somme toute, quelle que soit la valeur de chaque état dans l'abstrait, pour la nature humaine telle qu'elle est, la « voie royale » se situe d'ordinaire entre la solitude absolue et la communauté nombreuse. En termes byzantins, Climaque prône l'hésychasme, parce que celui-ci unit les avantages de l'association à ceux de la ségrégation, et parce que, de fait, il tient compte de la nécessité d'y venir par étapes. Les éloges presque sans limite que reçoit le cénobitisme ne doivent pas faire oublier le chapitre consacré à la sainte hésychia du corps et de l'âme, ni que cet échelon précède immédiatement les trois degrés suprêmes de l'oraison parfaite, de l'*apathia* et de la charité.

La théologie du monachisme, de toutes les formes du monachisme comme de toutes les formes de vie chrétienne, se confond

38. ATHANASE DE CRÈTE, βιβλίον ψυχωφελές ... ΝΕΟΣ ΚΑΙΜΑΚΑΣ ... éd. de Venise, 1693, pp. 406 s.

39. Trevisan, t. II, p. 208.

avec la théologie de la charité. Tous les états de vie valent selon leur efficacité par rapport à ce but dernier et universel.

Le seul fait que, dès le prologue, l'auteur exclut de son programme la « théologie du laïc » et que, dès le logos 1, il se fait interroger par des séculiers sur la possibilité pour eux de vivre en moines, prouve non seulement qu'il considère la vie monastique comme la plus excellente, mais encore que pour lui la perfection se mesure d'après la pureté de notre amour pour Dieu. Les œuvres de charité envers le prochain valent elles-mêmes ce que vaut l'amour divin qui les inspire, c'est-à-dire non pas d'après leur nombre ou en raison du bruit qu'elles font, mais selon leur qualité intérieure, à la ressemblance du Premier amour. C'est pourquoi les définitions du chrétien, du moine en général et de l'hésychaste, ne se juxtaposent pas, s'opposent moins encore, mais s'emboîtent pour ainsi dire l'une dans l'autre, l'état le plus élevé présupposant normalement le précédent. « Le chrétien est une imitation du Christ... » Le moine évidemment aussi, et à fortiori : « Le moine, c'est l'ordre, la condition des incorporels, réalisée dans un corps matériel et sordide; moine est celui qui ne s'attache qu'aux lois et aux paroles de Dieu en tout temps et lieu et chose. Le moine, c'est perpétuelle violence à la nature et indéfectible garde des sens. Le moine, c'est un corps rendu chaste, une bouche devenue pure, une intelligence faite lumineuse. Le moine, c'est une âme dolente adonnée au souvenir incessant de la mort, en dormant comme en veillant. »

L'engagement chrétien met sur cette voie, par lui-même, « dans la mesure du possible ». Le monachisme multiplie ces possibilités ou les moyens de les faire passer en acte, non seulement en général, mais dans chaque vertu particulière, par exemple dans l'humilité (*Grad.*, 23); les définitions reprennent pour dire que sur ce point encore l'ascèse monastique fait atteindre une perfection plus haute.

Qui est une fois fois entré dans la carrière ne doit céder à aucune tentation de retour : le logos 2 l'inculque énergiquement. Dans le monde on pratique davantage les œuvres de miséricorde? Si, à cause de cette idée, vous y retournez, ce n'est que fausse humilité; si, avec cette idée, vous restez moine, vous succomberez au désespoir. Sans doute faut-il éviter de déprécier les gens du monde par suffisance; mais ce n'est pas leur faire tort que de fuir le désespoir et de s'accrocher à l'espérance. A tous les sophismes il n'y a qu'à opposer le mot du Seigneur au jeune homme qui possédait cependant presque toutes les vertus : « Il te manque une chose. » Et n'a-t-il pas appelé morts tous ceux qui demeurent dans le siècle, pour vivants qu'ils soient. Et qu'on n'aille pas dire : c'est en vue du baptême que le Seigneur a con-

scillé à ce riche de vendre ses biens! Il pouvait se faire baptiser sans cela. « Cette certitude doit suffire pour nous rassurer totalement sur la supériorité de notre profession ⁴⁰. »

D'ailleurs, consultons l'expérience. Bien des gens dans le monde s'adonnent au jeûne, aux veilles, à toutes sortes de travaux et d'austérités. Est-ce là pure vertu. Pour savoir à quoi s'en tenir, voyez comment ils se comportent quand ils entrent dans la vie monastique. Ils se relâchent. Pourquoi? Parce que leur ascèse bâtarde et contrefaite n'y peut plus se nourrir du purin de la vanité que leur amenaient jadis d'obscures voies souterraines.

Ou encore, il se peut que, dans le monde, certains gardent plus aisément la chasteté, parce que la multitude de leurs soucis ne leur laisse pas le temps de penser à leur corps : ne vous y fiez pas! A peine auront-ils un moment de tranquillité, qu'ils succomberont ⁴¹.

D'autres diront : à vaincre sans péril, on triomphe sans gloire; vous fuyez ce qu'il faudrait affronter. La continence n'a de mérite que maintenue dans des situations dangereuses. « A ceux-là il ne faut pas prêter l'oreille; mais faire le contraire de ce qu'ils suggèrent ⁴². »

Même après des années d'ascèse il ne faut pas se laisser prendre à la tentation de l'apostolat, fût-ce seulement par l'édification; à plus forte raison par la prédication. Vieille ruse du démon de la vaine gloire! Évagre, Ammonius et d'autres avaient déjà mis en garde, et l'hagiographie byzantine foisonne d'exemples à l'appui. Seulement, « si nous nous trouvons pourvus de faconde et de science simple ⁴³, alors les (démons) nous font rêver d'être sauveurs d'âmes et instructeurs dans le monde »... Mais c'est Lot qu'il faut imiter et non pas sa femme ⁴⁴. « Fuis l'Égypte sans retour! » Après avoir été sauvé, en sauver d'autres? Moïse lui-même, tout envoyé de Dieu qu'il était, et contemplateur de Dieu (Théoptes), connut beaucoup de dangers et passa par bien des ténèbres. Retourner en Égypte, sous quelque prétexte que ce soit, c'est ne jamais voir Jérusalem, la terre de l'impassibilité ⁴⁵. Le Seigneur n'a-t-il pas dit : Sortez de là! Séparez-vous d'eux! Ne touchez pas à l'impureté du siècle (*Is.*, 52, 11).

Enfin, pour prouver sa thèse, Jean Climaque en appelle aux miracles. Qui d'entre les gens du monde en a jamais fait? Qui d'entre eux a ressuscité des morts? qui a chassé les démons?

40. Grad. II; Tr. 7 (p. 73) = 656 B.

41. Grad. II; Tr. 8 (p. 75) = 656 C-D.

42. Grad. III; Tr. 11 (p. 85) = 665 A-B.

43. *Ibid.*, lire ψιλῆς au lieu de φιλῆς.

44. *Ibid.*

45. *Ibid.*; Tr. 11 (p. 87) = 665 B.

Pas un. Ces choses-là sont des prix réservés aux moines : le monde n'en est pas capable. Sinon, à quoi bon l'ascèse, ou l'anachorèse ⁴⁶ ?

Plus haut que la condition monacale commune, il y a l'hésychia qui en constitue le couronnement. Les « définitions » recommandent : « hésychaste est qui a pour ambition de renfermer l'incorporel dans une demeure corporelle, entreprise paradoxale ! L'hésychaste est une sorte d'ange terrestre qui avec la charté de son amour et l'alphabet de son zèle, a libéré son oraison de toute nonchalance et négligence. Hésychaste est qui crie clairement : Mon cœur est prêt, ô Dieu (Ps. 56, 8). Hésychaste est qui dit : Je dors, mais mon cœur veille (Cant., 5, 2). Ferme la porte de ta cellule pour le corps; la porte de ta langue pour les mots; la porte du dedans pour les esprits ⁴⁷. Hésychaste est celui qui fuit sans haine avec d'autant d'empressement qu'un autre accourt par lâcheté : il ne veut pas exposer à une interruption son goût de la douceur de Dieu ⁴⁸ ». « L'hésychia étrangle ceux qui n'ont pas d'expérience : ils n'ont pas goûté la douceur de Dieu ⁴⁹. »

L'hésychaste est donc un chrétien qui, par la voie du renoncement et de l'obéissance monacale, est arrivé à être au fond de lui-même heureux de Dieu dans une oraison sans défaillance. La culbute pour l'obéissant, c'est la volonté propre; pour l'hésychaste, c'est l'interruption de la prière ⁵⁰.

Voilà le mystère du monachisme; le sens dernier du « dans la mesure du possible » : l'anticipation terrestre de l'éternité, par l'oraison ininterrompue, l'adoration continue ⁵¹ dans la foi sans fléchissement. L'hésychaste, c'est le chrétien fait prière, c'est le moine fait charité. Celui dont toutes les initiatives, toutes les paroles, toutes les pensées, toutes les démarches, tous les mouvements sont accomplis selon le Seigneur, pour le Seigneur, à la face du Seigneur, en pleine conscience ⁵². « Arrivez à ce que le souvenir de Jésus soit uni à votre respiration, et vous saurez quel grand bien c'est que l'hésychia. » Cette sentence célèbre a été parfois entendue d'une façon puérile qui la vide de son sens. La traduction russe ⁵³ avertit : « Cette antique expression patristique signifie l'invocation par la prière et non par la simple mémorisation du nom de Jésus. » En fait, elle équivaut au *mihî vivere*

46. Grad. II; Tr. 9 (p. 77) = 657 B.

47. Grad. XXVII; Tr. 179 (p. 235) = 1100 A.

48. *Ibid.*; Tr. 180 (p. 239) = 1100 D.

49. *Ibid.*; Tr. 184 (p. 255) = 1112 A.

50. *Ibid.*; Tr. 185 (p. 257) = 1112 C.

51. *Ibid.*

52. *Ibid.*; Tr. 185 (p. 259) = 1113 A.

53. 6^e édition, Serghieva Lavra, 1901, p. 227.

Christus est. L'imitation dans les œuvres aboutit à une reproduction vivante du Christ. Là culmine la théologie existentielle de Jean Climaque : la dernière phrase de ce chapitre ne manque ni de hardiesse ni de profondeur : « Comme s'opposent aux dogmes concernant la sainte, incréée et adorable Trinité les dogmes relatifs à l'Économie de l'Incarnation de l'un d'entre la Trinité (ce qui là est au pluriel est ici au singulier, et ce qui là est au singulier est ici au pluriel), ainsi sont autres les œuvres propres de l'hésychia et autres celles qui conviennent à l'obéissance. Le divin Apôtre dit : Qui a connu la pensée du Seigneur ? (*Rom.*, 11, 34.) Et moi, je dis : Qui a connu la pensée (le *noûs*) de celui qui est hésychaste de corps et d'esprit ? Pour un roi, la puissance, c'est la richesse et le nombre; la puissance pour l'hésychaste, c'est l'abondance de l'oraison ⁵⁴. »

Si l'on risque une exégèse de ces paroles énigmatiques, n'est-ce pas là une manière de dire que la vie spirituelle culmine dans ce mystère de richesse et d'unité qu'est la participation, par les trois vertus théologiques, à l'unité et à la richesse même du Dieu-Charité ? Et la voie qui mène là, c'est la voie de l'obéissance, participation vitale au Dieu fait homme pour faire des hommes des dieux — et peut-être des rédempteurs.

III. — LA THÉOLOGIE DU MONACHISME

Quelle est dès lors la place du cénobite et de l'hésychaste dans l'Église ? A cette question il faut d'abord répondre deux fois négativement :

1) Climaque ne parle jamais de l'Église. Le mot même manque totalement dans le vocabulaire, cependant assez riche, de l'*Échelle* et même du *Pasteur*. Pas davantage n'est-il question de la hiérarchie ecclésiastique à aucun degré. Tout se passe comme si le moine ne vivait que pour lui-même, et n'avait à se soucier que, tout au plus, de la communauté où il se trouve. Encore, sera-ce pour s'y insérer pacifiquement plutôt que pour y faire un bien social quelconque. Bien plus, il devra faire tous ses efforts pour mériter d'en sortir au plus vite, en vue d'affronter des combats plus élevés dans la carrière de l'hésychaste. Car ce serait mal entendre les éloges décernés à la vie cénobitique, au degré XIV, que de la considérer comme supérieure en soi. Elle ne l'est que par accident, pour ceux qui, incapables de monter plus haut,

54. Grad. XXVII, fin; Tr. 187 (p. 207) = 1118 B.

risqueraient de se perdre dans une entreprise au-dessus de leur portée.

2) Tout apostolat lui demeure à tout jamais interdit, à moins qu'il ne devienne higoumène, ce qu'il n'a évidemment pas le droit de désirer, pas plus que le sacerdoce. Des prêtres, notre auteur ne trouve à dire que ceci : « J'ai vu des vieillards prêtres devenus le jouet des démons...⁵⁵ » « A des jeunes gens qui n'étaient pas leurs sujets, ils donnaient dans les repas, avec leur bénédiction, licence de boire du vin et de s'accorder d'autres (douceurs). Si pareils hommes ont fait leurs preuves dans le Seigneur, usons de leur permission modérément; mais s'ils sont relâchés, regardons leur bénédiction comme non avenue, surtout si nous avons encore à lutter contre la passion. » On comprend le candide aveu d'un traducteur peu acclimaté dans cette atmosphère monastique : « Ce qui nous frappe (sans doute un peu péniblement), c'est ceci : tandis qu'on relève comme des dates importantes l'entrée au monastère, la tonsure monacale, etc., on ne prend pas note, ni pour Climaque ni pour d'autres, de la date de l'ordination sacerdotale, comme si celle-ci était une... affaire intérieure de peu d'importance⁵⁶. » Les points de suspension avant « affaire intérieure » marquent une perplexité, une pensée qui se cherche ou qui cherche son expression... et ne la trouve pas. Si c'était une affaire intérieure, elle ne saurait manquer d'importance. Précisément, ce n'en est pas une, dans ce sens que l'ordination sacerdotale ne donne ni la vertu ni la sagesse, comme la remarque même de Climaque le fait ressortir. Et c'est cela qui importe; et c'est cela que doit chercher le moine. Le reste, y compris le sacerdoce, n'appartient pas à sa vocation.

Alors, faut-il renoncer à trouver chez les ascètes de jadis autre chose que la plus étroite recherche du salut personnel ?

La plus intense recherche, oui; la plus étroite? Cette épithète jure avec le substantif qu'elle qualifie : la recherche du salut personnel, chez un chrétien, a nécessairement une ouverture sur l'infini de la charité.

Chez Climaque, il y a d'abord le « Pasteur ». L'Abbé, lui aussi, est un moine, et même le modèle de ses moines, s'il fait tout son devoir. Or, la « pastorale » de Climaque constitue un petit traité de charité pratique et d'oubli de soi au service du prochain. Seulement *quis est meus proximus* ? Il y a loin de l'enclos monacal à la catholicité ! Le monachisme ressemblerait-il en pire à ce donatisme qui confondait les frontières de l'Afrique avec celles de la charité qui n'en a pas ? Les préceptes de Climaque au sujet

55. Grad. XIV; Tr. 94 (p. 310) = 865 A.

56. Trevisan, t. I, p. 24, note 1.

des enfants spirituels à sauver et à rendre parfaits méritent toute considération quant à la profondeur, et qualitativement; mais, en extension, l'universalisme chrétien y trouve-t-il son compte? Nous pourrions bien dire que le rôle providentiel des moines (des Pères Abbés en tout cas), c'est de représenter en ce monde et dans l'Église le bon Pasteur non pas selon l'ubiquité de son amour, mais selon l'absolu de son dévouement. Une sentence bien frappée de Climaque mériterait de devenir le mot d'ordre de tous les pasteurs de l'univers : « Un pasteur véritable se reconnaît à la charité : par la charité, le Pasteur fut mis en croix⁵⁷. » Et encore : « La véritable paternité spirituelle (anadoché = *susceptio*, la fonction du parrain au baptême ou la réception dans la famille monastique), c'est le don de la vie pour l'âme du prochain, à travers tout⁵⁸. » Cela va fort loin! Et l'on comprend que certains récusent la responsabilité, ou que du moins « ils ne portent pas volontiers le fardeau du salut d'autrui⁵⁹ ». Il faudrait n'avoir plus besoin de pleurer et de peiner sur ses propres péchés, pour pouvoir consacrer librement larmes et fatigues à la purification des autres⁶⁰.

A les lire rapidement, l'*Échelle* et même le *Pasteur* n'enseignent pas autre chose. Seul le Père spirituel qu'est le Prévôt ou Abbé doit se soucier d'autres âmes que la sienne propre. Et cette première impression s'affermirait par le souvenir de ce qu'on a lu chez d'autres maîtres de la spiritualité monastique orientale. Si l'on croit que la pensée habituelle ou même virtuelle d'une coopération à la rédemption universelle est nécessaire pour sauver le monachisme du reproche d'inutilité ou d'égoïsme, on n'aura le choix qu'entre la condamnation et des arguties bien voisines du sophisme.

Bien sûr, les phrases ne manquent pas qui, séparées du contexte, ressemblent à la maxime de saint Irénée : « Là où l'on pourrait faire du bien au prochain et qu'on ne le fait pas, on se classe étranger à la charité du Christ⁶¹. » Comparer Climaque⁶² : « Qui possède une parole profitable et ne la communique pas libéralement n'échappera pas au châtement. Qu'en penses-tu,

57. Saint JEAN CLIMAQUE, *Liber ad Pastorem*, éd. Trevisan dans la collection *Corona Patrum Salesiana*, series graeca, vol. IX n° 208 = P.G., LXXXVIII, 1177 B.

58. *Ibid.*; Tr. 215 (p. 315) = 1189 B.

59. *Ibid.*; Tr. 215 (p. 317) = 1189 C.

60. *Ibid.*; Tr. 217 (p. 351 s.) = 1193 C-D.

61. *Sancti Irenaei Episcopi Lugdunensis Libros quinque adversus haereses*, éd. W. Wigan HARVEY (Cambridge, 2 vol., 1857), vol. II, p. 477, fragment grec IV.

62. *Ad Pastorem*; Tr. 217 (pp. 351-353) = 1193 C-D.

mon cher : à quel péril ne s'exposent pas ceux qui pourraient travailler efficacement au soulagement des gens éprouvés, et qui ne le font pas? Toi que Dieu a libéré, libère; toi le sauvé, sauve ceux qui sont entraînés à la mort, rachète sans regarder aux frais ceux que les démons assassinent! C'est là le grand enjeu pour toute âme qui en a le pouvoir. Cela surpasse devant Dieu toute action et toute contemplation de mortels et d'immortels. Coopérateur des puissances immatérielles et spirituelles se montre en quelque sorte celui qui, par la pureté reçue de Dieu, nettoie l'immondice des autres, et présente à Dieu des dons sans tache sortis de la (précédente) souillure. A cela, à cela seul travaillent sans relâche les divins liturges (les anges) : tous ceux qui L'environnent apporteront en dons (*Ps.* 75, 12) des âmes. Rien, en effet, ne démontre la philanthropie et la bonté de notre Créateur à notre égard, comme le fait d'avoir laissé les quatre-vingt-dix-neuf brebis pour aller à la recherche de l'égarée... »

L'auteur adresse ces belles phrases à l'higoumène de Raïthou, sans avoir l'air de s'apercevoir qu'elles valent pour tout le monde comme sa triple exhortation finale : réfléchissons, observons, pratiquons! « L'univers entier ne vaut pas une âme », dira-t-il un peu plus loin : cette sentence donnera à un moine camaldule l'occasion de rappeler le cri de saint Jean Bosco : *Da mihi animas, cetera tolle*⁶³! On aurait mieux compris que cette remarque fût faite par le Salésien Trevisan : le moine du XX^e siècle a-t-il oublié que, pour le moine du VII^e qu'il traduisait, l'apostolat n'est que tentation? Autrement, Jean de l'Échelle n'aurait pas omis quelque développement sur le devoir de coopérer au salut du monde en animant l'ascèse monacale d'intentions apostoliques. Or, si certains abbés ont dit cela quelquefois à leurs « Pères et Frères », comme saint Théodore Studite, la plupart ont gardé le silence sur ce point, et ceux-là mêmes qui en ont parlé ne l'ont fait ni trop souvent ni avec trop d'insistance.

Et cependant, ils ont leur « théologie du monachisme ». Après ce que nous avons dit sur le but et sur les différents moyens au point de vue de leur efficacité relative, nous pouvons en résumer l'essentiel dans les propositions suivantes :

Les moines doivent coopérer au salut du monde, non pas par l'action ni par l'intention, mais par leur perfection. Non pas activement ni intentionnellement, mais existentiellement.

Cela peut s'exprimer en termes de médecine ou en termes de rédemption.

A la base de l'institution monastique, il y a cette conviction

63. SAN GIOVANNI CLIMACO, *La scala del paradiso*, traduction du P. Ignesti, Camald. O.S.B. (Sienne, Cantagalli, 2 vol., 1955), vol. II, p. 157.

explicite ou implicite que chacun contribue à la santé du monde (salut signifie cela), dans la mesure où par sa simple existence ou par sa présence il devient un agent d'assainissement, parce qu'il est lui-même en état de salut. Si les moines, et Jean Climaque plus que d'autres, s'étendent si longuement sur les vices à guérir et sur les vertus à acquérir qu'ils ont parfois l'air de ne pas connaître autre chose, ou de ne reconnaître à rien d'autre droit de cité dans l'état monastique, c'est qu'ils croient pouvoir donner à leur propre perfection toutes les pensées de leur esprit et tous les efforts de leur volonté, non seulement sans manquer à la charité la plus exigeante, mais avec la conscience du devoir parfaitement accompli.

J'ai dit : leur existence et leur présence. C'est la première qui importe le plus. J'entends par présence l'existence en tant que connue par autrui. Dans ce sens, la présence joue sur le plan naturel surtout, parce que ses moyens d'action sont de l'ordre phénoménal. La simple existence des moines, abstraction faite du spectacle qu'ils donnent pour l'édification ou pour le scandale, a-t-elle une influence quelconque ? Ceux-là ne devraient pas le nier qui enseignent que rien ne se passe dans l'univers qui n'ait son contrecoup en toutes ses parties. N'insistons pas : Climaque ne s'est jamais placé au point de vue purement humain. Quant à la présence, voici son idée sans ambages : « Lumière — pour les moines, les anges ; lumière de tous les hommes, la vie monacale. Que les moines s'efforcent donc de devenir en toutes choses un bon exemple, sans donner scandale à personne en quoi que ce soit, ni dans leurs actes ni dans leurs paroles. Car si la lumière devient ténèbres, combien grandes seront les ténèbres, c'est-à-dire les mondains⁶⁴ ? »

Ce serait mal entendre ces lignes que d'y voir une exhortation à « prêcher » d'exemple, à la manière de saint François d'Assise, quand il disait à Frère Léon : « Allons prêcher. » N'avons-nous pas lu ci-dessus que c'est une tentation de vaine gloire⁶⁵ ?

Au moine comme personne individuelle, il suffit de penser à ne pas scandaliser. C'est le monachisme en tant que tel (Climaque, dans le texte ci-dessus, dit la *monadiké politeia*) qui donne positivement l'exemple du détachement du monde et de soi, de l'attachement à Dieu et au salut en Dieu. Les porte-parole de l'institution monastique byzantine ont une conscience nette, et souvent fière, de l'unité spirituelle de leur profession. Le grand devoir qui en résulte, c'est de ne pas laisser affadir le sel,

64. Grad. XXVI; Tr. 152 (p. 142) = 1020 D-1021 A.

65. Grad. III; Tr. 11 (p. 85) = 665 A-B.

c'est-à-dire de rester fidèle aux engagements assumés⁶⁶. Mais faire montre de ses vertus, sous quelque prétexte que ce soit, aboutit à en détruire tous les bons effets⁶⁷. Ce n'est pas sans raison que les deux derniers chapitres qui traitent de vices sont consacrés à la vaine gloire et à l'orgueil. Ce sont là les suprêmes ennemis avant la conquête du but par la simplicité, l'humilité, le discernement qui introduisent à l'hésychia, à l'oraison pure et à la charité parfaite. Or, comme dit la sentence finale du vingt-deuxième degré : « Celui qui ne se laisse pas prendre par la vaine gloire ne court aucun danger de succomber à l'orgueil, si antipathique à Dieu. Et toute relation avec les gens du dehors risque de donner le prurit de la vanité. La cénodoxie est à l'affût des personnes du monde qui arrivent, elle pousse les têtes légères d'entre les moines à sortir à leur rencontre; elle les prédispose à tomber à leurs pieds; elle s'affuble d'humilité, elle, la gonflée d'orgueil; elle fait prendre des airs réservés et un ton de voix retenu..., elle appelle les arrivants messeigneurs et excellences...⁶⁸ » Elle opère des transformations soudaines : en pleine crise de fureur contre son frère, un tel voit arriver des séculiers, et le voici tout d'un coup la douceur même : « La colère l'a vendu à la vaine gloire : aussi bien ne pouvait-il pas s'asservir à ces deux démons à la fois. » Et pourquoi a-t-il donné la préférence à la vanité ? « Parce qu'il y gagne doublement : par l'habit, il est moine; et par le dedans, il vit dans le monde. » Jean Climaque manie supérieurement l'ironie.

En réalité, la vaine gloire perd tout. Elle se mêle à tout. Elle se nourrit de tout. Elle a la vie dure. Elle ne meurt que de lente inanition, c'est-à-dire de silence et de disparition totale, autrement dit, de sincérité totale dans le désir d'être connu de Dieu seul. Elle se sert de citations sacrées : « Que votre lumière brille devant les hommes, afin qu'ils voient vos bonnes œuvres. » Mais Climaque s'est fait instruire par un expert dans la question : « Les louanges élèvent et ensènt. Quand l'âme s'est élevée, alors l'orgueil la saisit, la soulève jusqu'au ciel, et la fait descendre jusque dans l'abîme. Il y a une gloire qui vient du Seigneur : « Je glorifierai ceux qui me glorifient. » Et il y en a une qui provient de machinations diaboliques : « Malheur à vous, est-il dit, lorsque les hommes diront du bien de vous. » Tu reconnaitras la première chaque fois que, persuadé que c'est une nuisance, tu la repousseras par tous les moyens, et que, où que tu ailles, tu caches ta *politeia*. La seconde (tu la reconnaitras), chaque fois

66. *Ibid.*; Tr. 11 (p. 87) = 665 B.

67. Grad. XXII; Tr. 123 (pp. 45 s.) = 952 A-B.

68. *Ibid.*; Tr. 124 (pp. 47 s.) = 952 C.

que tu feras si peu que ce soit pour être vu des hommes : elle nous suggère, la guenipe, de contrefaire la vertu que nous n'avons pas ⁶⁹. »

Avons-nous oublié la « théologie du monachisme » ? Nous y sommes en plein, telle que Jean Climaque la conçoit sans l'exprimer en termes abstraits et systématiquement. Sur le plan de la constatation, par sa présence, par son existence connue de la chrétienté et au-delà, le peuple monacal, dans son ensemble, donne le spectacle de l'absolu sérieux dans la recherche du salut et de la gloire éternelle au mépris de toute gloire humaine ⁷⁰. Le chrétien est une reproduction du Christ, dans la mesure du possible, en paroles, en œuvres et en pensées. De par sa structure interne et de par ses défenses contre l'envahissement du dehors, le monachisme s'est assuré des possibilités de ressemblance au Christ supérieures à celles du commun des fidèles. C'est par le spectacle qu'il donne de son renoncement au monde, en particulier par sa victoire sur ce qu'il y a de plus indomptable dans l'esprit du siècle, l'idolâtrie de la gloriole humaine ⁷¹, mère de l'orgueil athée, que l'état monastique contribue puissamment à parachever l'œuvre du Christ et de son Église : la rédemption du monde.

Et ce n'est pas le principal, parce que tout cela reste dans l'ordre humain de l'exemple et de l'imitation. Par-delà ce jeu d'influences plus ou moins perceptibles, il y a l'action invisible de l'esprit du Christ dans l'unité de son Corps mystique. Le fait de n'en pas parler assidûment ne prouve pas du tout que les moines s'en désintéressent. Pas plus qu'ils ne se désintéressent de la sainte Trinité, malgré leur refus de faire de la théologie. Leur discrétion sur ce point prouve au contraire chez eux la profondeur de la foi. La Trinité est présente à la pensée de Climaque à travers toute son œuvre, comme elle est nommée au premier et au dernier chapitre. Le Christ est partout, puisque c'est Lui qu'il s'agit d'imiter ou d'assimiler à tous les degrés de l'Échelle. Les moines ont fait confiance à l'Évangile et à l'Église au point d'engager toute leur vie temporelle dans une entreprise de salut dont leur foi seule leur garantit l'efficacité. Quant à son utilité rédemptrice ou corédemptrice, ils n'ont pas plus besoin de la connaître que les élus n'auront eu besoin de reconnaître le Christ dans ce moindre d'entre les Siens qu'ils auront nourri, vêtu, visité : c'était Lui cependant. Le vrai disciple du Christ se démontre par la charité fraternelle assurément, mais il a seulement besoin de

69. *Ibid.*, Tr. 125 (pp. 53 s.) = 956 A.

70. Cf. *ibid.*; Tr. 124 (pp. 47 s.) = 952 C-953 B.

71. *Ibid.*; Tr. 123 (pp. 43 s.) = 949 C-952 B.

la posséder, tout comme l'amour de Dieu, et non pas de se livrer sur elle à des spéculations subtiles et facilement illusoire. Or, quand sait-on que l'on possède la perfection de la charité ? « Quand on se verra porter le deuil pour les défaillances de ses frères, et plein d'allégresse à cause de leurs progrès et de leurs charismes⁷². » Bien moins encore est-il nécessaire que tout le monde sache que nous l'aimons⁷³ : « Demande plutôt à Dieu de le leur faire comprendre sans paroles. » Quand les hommes auront compris l'utilité humaine d'une vie toute tendue vers Dieu, ils seront eux-mêmes sur le chemin du salut. Même s'ils n'en savent rien, la seule présence sur terre d'oasis de sainteté leur fera parvenir un peu d'air pur qui leur donnera le goût et le désir de la santé. Ce n'est pas aux moines de se faire connaître pour prêcher d'exemple; c'est aux séculiers de ne pas fermer les yeux sur cette cité établie dans les hauteurs de la foi, de l'espérance et de la charité; elle est assez visible pour que, tôt ou tard, les plus prévenus contre leur genre de vie finissent par percevoir le « message des moines » qui les acheminera par la triade des vertus vers la Sainte Trinité-Charité.

Dieu est Charité. Le Verbe fait chair est la manifestation de la bonté et de la philanthropie de Dieu notre Sauveur, le chrétien, devenu fils de Dieu et membre du Christ dans le baptême, doit devenir charité à l'exemple du Christ et à la ressemblance de Dieu, autant qu'il est possible à des mortels⁷⁴. C'est l'intelligence profonde de ce devoir et l'ambition d'y correspondre de la façon la plus parfaite qui a fait des moines chrétiens en ce monde. Ce n'est pas la répugnance contre les œuvres d'apostolat ou de charité qui les a éloignés de leurs paroisses ou de leurs diocèses, c'est le désir de *aletheuein en agape* (Eph., 4, 16), de posséder la charité sans aucun mélange de passion égocentrique : entreprise surhumaine entre toutes. C'est par là qu'ils pensent servir le plus authentiquement Dieu et le plus véritablement les enfants de Dieu.

Il est permis de se demander si Jean Climaque et ses pairs n'ont pas eu une phobie exagérée de la théologie « science simple »; s'ils n'auraient pas mieux fait de s'expliquer un peu mieux sur la « théologie du monachisme »; s'ils n'ont pas un peu manqué de psychologie, eux les grands psychologues, en voyant un peu trop partout des dangers de rallumer ou d'attiser les passions. C'est là un problème toujours actuel : les études théoriques font-elles vraiment obstacle à la componction mona-

72. Grad. IV; Tr. 31 (p. 154) = 705 A.

73. Grad. VI; Tr. 61 (p. 250) = 797 C.

74. Grad. XXX; Tr. 198 = 1156-1157 A.

cale, et la théologie scolastique empêche-t-elle plus qu'elle ne favorise la théologie mystique identifiée avec la pureté parfaite, avec l'oraison pure et avec la charité spirituelle⁷⁵ ?

« Dis-nous, ô la belle entre les vertus; où mènes-tu paître tes brebis? Où les abrites-tu à l'heure de midi? (*Cant.*, 1, 6.) Renseigne-nous, donne-nous à boire, conduis-nous, prends-nous par la main : c'est vers toi que désormais nous voulons monter. Toi, tu règues sur toutes choses. Tu m'as touché au fond de l'âme (*Cant.*, 4, 9) et je ne puis plus contenir cet embrasement. Par où commencer l'hymne de ta grandeur? C'est toi qui maîtrises la violence de l'océan; le soulèvement de ses flots, c'est toi qui l'apaises (*Ps.* 88, 10) et l'immobilises. C'est toi qui jettes à terre, comme un blessé qui tombe, l'orgueilleux penser; toi qui disperses tes ennemis par la force de ton bras. Toi qui rends inexpugnables ceux qui de toi sont épris. Ce que je brûle de savoir maintenant, c'est comment Jacob t'a contemplée établie au sommet de l'échelle. De quelle nature est cette montée? Dis-le-moi, je le demande. De quelle façon et pour quel profit as-tu agencé ces degrés? Ces ascensions que dispose dans son cœur (*Ps.* 83, 6) l'amant de ta beauté? Quel est leur nombre? J'ai soif de le savoir. Combien de temps faut-il pour les parcourir? Celui qui connut à ton sujet la lutte et la vision (*Gen.*, 28, 12-15) nous a bien parlé des (anges) qui conduisent (à toi), mais il n'a pas consenti à nous en révéler davantage, ou plutôt il n'en a pas eu le pouvoir, s'il faut dire plus exactement. »

« Lors, comme apparaissant du haut du ciel, cette Reine me dit en quelque sorte à l'oreille de l'âme : « Cher amant, si tu ne te déglues pas de tout empatement dans la matière, tu ne saurais apercevoir ma beauté telle qu'elle est. L'Échelle (avec ses degrés) doit t'apprendre la hiérarchie spirituelle des vertus : c'est sur elle, tout au sommet, que je suis établie, comme l'affirme mon grand Initié. Maintenant demeurent ces trois choses : foi, espérance, charité; plus grande de toutes, la charité⁷⁶. »

Tel est le dernier mot de Jean le Scolastique dit Climaque; ce qui suit dans les éditions vient de quelque lecteur et n'a pas d'importance.

Mais, à qui vient de lire tout l'ouvrage, ce dernier paragraphe ne dit-il pas assez clairement que ceux-là seuls comprennent la charité qui la possèdent en sa perfection, en œuvres et en vérité? Que ceux-là sont les vrais théologiens qui, par la possession de la charité, contemplent le Dieu-Charité? Que dans ces hauteurs seu-

75. DIADOQUE, c. 89; *loc. cit.* ci-dessus note 23, p. 392.

76. Grad. XXX, fin; Tr. 201-202 = 1159 B-D.

lement, on devient capable d'apprécier à sa valeur la théologie du christianisme vécu, du monachisme, de l'hésychasme, et d'entrevoir peut-être qu'à son point de vue, qui est celui de l'amant plus que celui du savant, Climaque a eu raison de ne pas s'attarder aux spéculations abstraites⁷⁷, mais de se mettre en route pour atteindre la seule contemplation véritable, par connaturalité, dans la participation à la vie même de Dieu : la Charité.

77. Grad. XXVI; Tr. 153 = 1021 : c'est là une *ἐπαινετὴ ἄγνοια*, une ignorance digne d'éloge. Cf. 1021 C.